

Négativité et résistance Logiques du réfractaire chez Adorno

Le « moment réfractaire » de la pensée

En 1961, Adorno prononça trois conférences à Paris au Collège de France. Écrite en allemand, traduite comme les deux autres en français par l'écrivaine Gabrielle Wittkop-Ménardeau¹ avec qui il entretint une étroite collaboration, celle du 21 mars intitulée « Vers une dialectique négative » formule en des termes particulièrement singuliers l'expérience métaphysique qui consiste pour la pensée à rencontrer c'est-à-dire à se heurter à ce qui n'est pas elle. Auparavant, Adorno a pris soin de préciser que sa critique de l'ontologie ne vise pas à élaborer une ontologie alternative, une ontologie du non-identique, qui ne serait que le renversement de l'ontologie dans son autre. La critique doit demeurer cet effort, cette dynamique intranquille qui remet en question la vocation même de la philosophie comme recherche des fondements, le terme de fondement est ici à prendre aussi dans son sens matériel de fondation d'un édifice, de terrain stable sur lequel il repose. Une telle instabilité est produite justement dans la rencontre de la pensée avec l'objet, rencontre qu'Adorno décrit en ces termes :

« Si la pensée se heurte à quelque point de son *alterum*, ainsi que l'ontologie le croit de son être (vis-à-vis de l'existant), alors (l'*alterum*) devient justement ce *moment réfractaire* que la pensée voulût dissoudre. Il ne s'assujettit pas à la domination de la notion et par ceci à l'idée d'un invariable semblable à lui-même et dérivant de la composition de la notion qui veut être constante vis-à-vis de son contenu². »

La connaissance de l'objet que se fixe l'ontologie ne peut plus se comprendre comme une simple identification, comme une dissolution et une totalisation. Celui-ci à proprement parler résiste, et il s'agit ainsi pour la pensée, au lieu de l'occulter ou de la refouler, de se souvenir de cette épreuve vécue lorsqu'elle rencontre le réel dans son altérité irréductible. Le terme « réfractaire » choisi par la traductrice et validé par Adorno qui surveillait de près les traductions de ses textes traduit l'allemand *widerspenstig*. Cet adjectif, que l'on restitue en français également par le mot « récalcitrant » désigne une attitude d'indocilité opiniâtre, c'est-à-dire non pas un mouvement de rébellion passager, mais une obstination dans l'insoumission. Loin de la pure réactivité, le réfractaire relève d'une activité en tant que telle. Le préfixe *wider-* signale le caractère d'opposition, de contradiction. Le terme « récalcitrant », mot voisin du réfractaire, trouve son origine dans ce geste propre aux bêtes de somme ou aux montures : celui de repousser du talon (*calx*), du pied, que l'on formule aussi sous le verbe « regimber ». Plus qu'une résistance, la pensée fait l'épreuve d'une insoumission qui s'incarne dans le geste de la ruade où la monture tente de rejeter son cavalier, dans la lutte

¹ Gabrielle Ménardeau rencontre pendant l'Occupation à Paris le déserteur allemand Justus Wittkop qu'elle épouse à la fin de la guerre avant de partir vivre avec lui en Allemagne, à Bad Homburg puis à Francfort où elle vivra jusqu'à sa mort en 2002. Homosexuelle revendiquée, tout comme son mari, elle est l'autrice d'une œuvre romanesque très originale, revendiquant l'héritage du Marquis de Sade, figure réfractaire s'il en est, dont l'œuvre sape les fondements mêmes de tout État et de toute politique (voir Philippe ROGER, « Sade immoral et "impolitique" », in Jean DAGEN, Marc ESCOLA et Martin RUEFF (dir.), *Morales et Politique*, dir. J, préf. Jean Dagen, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 191-206). À la lumière de ces éléments, la présence du terme « réfractaire » sous la plume de Gabrielle Wittkop, choix de traduction validé par Adorno, est loin d'être anecdotique.

² « Vers une dialectique négative », à paraître dans les *Conférences de Paris* d'Adorno, volume en préparation pour les éditions Klincksieck, coll. « Critique de la politique ». Nous soulignons.

opiniâtre, toute physique, contre celui qui lui commande d'avancer, de se mettre en ordre de marche. Ce champ sémantique inscrit le réfractaire dans la grande famille des indomesticables, de ceux sur qui la contrainte physique, le joug, la discipline et le dressage n'ont aucun effet, si ce n'est celui de redoubler l'insoumission. Mais le terme même de réfractaire est loin d'être indifférent, il recèle dans ses possibles sémantiques peut-être une des clés du drame qui se joue sur la scène philosophique adornienne. Car il faut prendre cet adjectif au sens fort, strict, c'est-à-dire lui restituer sa dimension matérielle et sa définition d'abord et avant tout physique, corporelle, afin de comprendre ce qui a lieu ici. En effet, dans la *Dialectique négative*, et dans cette conférence qui la prépare, Adorno nous place devant un dilemme insurmontable. Face à l'échec que constitue la dialectique dans son ambition de conciliation ultime, de résolution des contradictions dans l'identité de la synthèse, il appelle à ne pas lui substituer le non-identique, en tant que produit hypostasié de ce refus, qui reconduirait les errements de la dialectique sous la forme d'une dialectique inversée mais toujours positive. Il ne s'agira évidemment pas ici de résoudre ce dilemme, mais d'en donner une formulation en prenant au mot Adorno lui-même et de suivre les diverses trajectoires que, pris au sérieux, ce terme de réfractaire permet de frayer dans le corpus adornien : logique, esthétique et politique, trajectoires dont on verra que bien souvent elles viennent à se croiser et où la philosophie signe son inachèvement constitutif et indépassable, seule condition pour conserver une pertinence à l'égard d'un réel lui-même non totalisable. Qu'on se rassure, il ne s'agit pas ici de réélaborer un concept ou de retomber dans la sérénité de la notion, mais de tenter de penser ce qui dans le réel opère constamment et non pas seulement temporairement contre sa saisie conceptuelle, comment l'individualité oppose dans son mouvement insaisissable une résistance à une rationalité métaphysique qui se voudrait totalisatrice.

Dans l'expression « moment réfractaire », le terme de « moment » est ici clairement emprunté à Hegel, et reçoit une signification éminemment dynamique : le *momentum* se comprenant non pas comme laps de temps, mais comme quantité de mouvement, il est chez Newton, dont le *moment* hégélien s'inspire, compris comme un principe générateur ou modificateur d'un mouvement ou d'un flux continu. Or ici, au lieu d'être le moteur, le levier d'une réconciliation des contraires, le moment réfractaire œuvre à une dispersion des flux, à une brisure, à une dislocation que reflète notamment le terme de « prisme », titre choisi par l'éditeur d'un important recueil d'articles adorniens. En effet, la présence de l'adjectif « réfractaire » pris dans le registre optique qui est notamment le sien, rappelle l'usage que fait Adorno, dans la *Théorie esthétique* en particulier mais pas seulement, du lexique de la réfraction, faisant écho à d'autres occurrences et surtout d'autres opérations de la pensée et du discours, d'autres *logiques*, qui ont à voir avec l'action de briser une trajectoire, d'interrompre une continuité, de suspendre, de disloquer, d'opposer une résistance toute matérielle à la société administrée et aux récupérations diverses dont elle se nourrit pour se maintenir – le terme de récupération s'employant aussi dans le tissage ou la couture, et désigne cette opération qui consiste à rapiécer, à ramener ensemble deux pans d'un tissu déchiré. Si l'on déploie son champ sémantique, le terme réfractaire renvoie d'abord à ce qui casse, ce qui brise, dans un sens actif, puis dans un sens passif : il est non seulement ce qui brise, ce qui attaque, mais aussi ce qui ne se laisse pas briser, ce qui résiste à l'emprise, à l'autorité, à la domination. Le sens physique, matériel se distribue selon les domaines dans ces deux sens, un sens de résistance au flux et à l'influence, comme c'est le cas pour les matériaux réfractaires qui ne fondent qu'à de très hautes températures, dont la constitution résiste à la fusion ou à l'incorporation dans un tout, ou encore pour un organisme qui ne réagit pas à un stimulus ou à un traitement par exemple. Le second sens se repère dans son usage en optique, où il faudrait alors parler d'élément réfracteur : la réfraction est la déviation d'un rayon lumineux, dont la trajectoire est brisée lorsqu'il passe d'un milieu à un autre. Aussi la réfraction n'est-elle pas identique au reflet, ni à la réflexion. Elle altère considérablement ce qu'elle renvoie, elle

opère une rupture. La réfraction apparaît ainsi comme l'opération même de la philosophie dès lors qu'elle est et qu'elle reste de façon conséquente et irréductiblement critique : logique opératoire de séparation, de coupure et non pas logique de ce qui est séparé, ressaisie conceptuelle de ce qui a été trié. C'est depuis ce sens physique et matériel du mot « réfractaire » que doivent se comprendre ses implications et ses usages politiques.

La matérialité du lexique adornien est frappante tout au long de cette conférence et tranche avec la redoutable abstraction de son propos, elle dit quelque chose d'une pratique philosophique qui se fait chair. La philosophie « régulière », la philosophie pure renvoie au contraire à une tâche qui consiste à aplanir, à polir, à araser les reliefs et les aspérités de l'objet en le rendant inoffensif, prêt à être absorbé dans le concept ou la notion, dans sa recherche de pureté elle cherche à écarter les qualités individuées des existants, les évacuant comme déchet, rebut, taches³. L'entrée en scène de mot réfractaire inscrit la réflexion métaphysique d'Adorno dans un espace d'instabilité, d'intranquillité, dans une inquiétude qui s'oppose à la sérénité, au calme (*Ruhe*) de la notion, au repos de l'identité de la pensée et de l'être. Cette sérénité irénique, réconciliatrice, ce calme plat se trouve perturbé par une forme de turbulence, celle produite dès lors que l'objet se voit restituer son caractère d'altérité et d'étrangeté. Le moment réfractaire permet de formuler le rapport de résistance et de négation de l'identité que le sujet éprouve en se heurtant à l'autre. Ce sont ces rapports de force, ces tensions contenues dans toute notion que la critique de l'ontologie doit mettre en évidence en-deçà de toute classification, de toute opération de taxinomie de l'être qui le fige dans une immobilité, dans un repos nécessairement statique. La critique de l'ontologie réintroduit le mouvement et l'*agon* là où il avait disparu, la notion étant souterrainement travaillée par « un jeu de forces latentes⁴ » qui traduit ce heurt, ce choc que la pensée éprouve lorsqu'elle se confronte à son *alterum*, à l'objet dans son altérité irréductible, sans que celle-ci renvoie à une antithèse rigide. La pensée dans ce moment réfractaire subit des effets. Autrement dit le réfractaire n'est pas une indépendance radicale mais une dynamique de fragmentation de la pensée qui produit des effets hors de soi, réfutant définitivement l'idée d'une séparation, d'un face à face du sujet et de l'objet comme structure fondamentale de la connaissance et de la pensée philosophique. Le heurt que décrit Adorno donne lieu à une plongée, où la pensée sans protection, sans *remparts*⁵, rencontre son autre, sans assurance, sans garantie de réconciliation. Mais ce risque est aussi ce qui lui confère une forme de liberté, permise là où la pensée se laisse elle-même transformer par cette résistance de l'objet à toute saisie : on trouve ainsi dans la conférence du 21 mars 1961 tout un vocabulaire de l'évasion, de la liberté et de l'émancipation. Le moment réfractaire de la pensée semble être ce qui la libère elle-même de la suprématie du concept, il renvoie à ce qui met en échec la domination rationnelle, à ce qui dans la nature même des choses et de l'esprit demeure indomesticable. Le non-identique, ainsi formulé comme l'altérité non résorbable, est ce qui ne peut jamais se laisser dissoudre et qui permet dans le même temps à la pensée lorsqu'elle tente de le saisir, de se déprendre elle-même de cette logique d'asservissement de son autre.

On l'a vu, la résistance opérée par l'objet dans ce moment réfractaire de la pensée n'est pas une inertie, une inaction, une non-coopération. Elle est profondément active et dynamique, elle produit des effets : ainsi pourrait-on dire que le réfractaire est ce qui brise sans se briser, interrogeant depuis l'extérieur la cohérence et la solidarité du tout qui vient le heurter. Dès lors, le réfractaire constitue une instance de négativité dont il s'agit de mesurer la corporéité. Aussi dans l'inquiétude qu'il produit pour la pensée, il renvoie à ce qu'Adorno appelle dans la *Dialectique négative*, le moment somatique de l'esprit, qui « survit dans la

³ « Vers une dialectique négative », *op. cit.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

connaissance comme l'inquiétude qui la met en mouvement et se reproduit non apaisée dans sa progression⁶ ». Ce moment doit s'entendre dès lors non pas comme l'inertie d'un corps faisant obstacle à la pensée, comme le pensent aussi bien les philosophes idéalistes que les empiristes, mais comme ce moment « vibrant », rappelant à la pensée qu'elle ne peut contourner éternellement ce que l'expérience corporelle, par exemple celle de la souffrance, est toujours là pour lui signifier⁷.

Écritures réfractaires

On le voit, ce moment réfractaire laisse des traces, des souvenirs dans la pensée, il est une survivance, la répétition d'une épreuve, d'un mouvement qui s'exprime dans le langage. Il donne lieu à des formes d'écriture spécifiques qui tiennent toutes de la percée, de la brisure, déployant le potentiel critique de fragmentation, de désagrégation qui se fait jour dans la rencontre avec le non-identique. Adorno envisage aussi bien dans le cas de la composition musicale⁸ que dans la production philosophique et littéraire des formes d'écriture que nous pourrions appeler réfractaires, portant la mémoire de cette rencontre de la pensée avec son autre. Ces formes, il les caractérise par l'ouverture, la suspension, l'inachèvement et l'appel à l'autre. Le réfractaire de ce point de vue exprime une résistance à l'achèvement, à la clôture. Aucun sujet ne peut s'arroger la totalité d'une œuvre, et dans la mise en lumière de ces formes d'écriture y compris philosophiques, Adorno invite à se déprendre d'un certain concept d'autorité qui tendrait à nier le caractère toujours déjà social et collectif du « je ». Il expérimente d'ailleurs lui-même l'écriture à deux, avec *La Dialectique de la raison*, et au-delà, la recherche collective, pluridisciplinaire à l'Institut de recherche sociale. La dédicace à Max Horkheimer qui ouvre les *Minima moralia* va plus loin encore en théorisant l'écriture fragmentaire en philosophie. Fragments d'un triste savoir⁹, ils résultent pourtant d'une forme de justice rendue à la philosophie elle-même. Car c'est depuis une expérience individuelle, heurtée par la violence de la guerre, une expérience de souffrance et d'exil mais qui à elle seule ne peut rendre compte de l'horreur vécue collectivement et à laquelle Adorno a lui-même échappé que sont écrits ces fragments, dans une position privilégiée de contemplation, où il contemple avant tout son échec dans la saisie de ce qui a lieu : « La violence qui m'avait exilé résistait en même temps à mes efforts pour en connaître la vérité¹⁰ ». Formuler cet échec, au sens de lui donner forme est impossible si l'on entend par là faire entrer dans un système clos une expérience de brisure, d'insuffisance à soi, d'incomplétude de l'expérience subjective individuelle. Le fragment est vu par Adorno comme une dynamique essentiellement dialogique : il s'agit d'indiquer des directions, d'indiquer des modèles pour l'effort d'une réflexion à poursuivre, et de témoigner aussi de ce que la réflexion qui s'y livre est issue elle-même d'un dialogue interrompu, suspendu, qu'elle appelle à poursuivre ensemble¹¹. Ce que brise le réfractaire c'est donc aussi ce caractère monadique d'un individu qui certes ne fusionne pas avec le tout, mais éprouve ce souci de l'autre, irréductiblement autre, qui entend sa voix et proteste contre sa souffrance ou son absence. Loin d'être ce qui se replie sur soi-même, sur un noyau dur qui serait lui-même une totalité, il produit des effets

⁶ *Dialectique négative* (1966), trad. du Collège de philosophie, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 2016, p. 247.

⁷ *Ibid.*

⁸ Voir à ce titre Céline HERVET, « Le fond sonore des vies mutilées. Polyphonie et résistance de l'irréconcilié chez Adorno », in Céline HERVET (dir.), *Penser le son, entendre l'inouï. Esthétique et politique de la modernité sonore*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres – Études de philosophie », 2023, p. 317-340.

⁹ *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée* (1951), trad. E. Kaufholz et J.-R. Ladmiral, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 2003, p. 9.

¹⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹¹ *Ibid.*, p. 14-15.

hors de lui : seule la décomposition, la déstructuration peut rendre compte et par là-même rendre justice à l'objet ainsi restitué.

La *Théorie esthétique* met en œuvre dans sa forme elle-même cette écriture philosophique fragmentaire, épousant ainsi totalement son objet, ce caractère fragmentaire de l'œuvre fût-il en partie lié au hasard et à la mort de son auteur. Le fragment prend ici place dans un dispositif plus vaste mais qui là encore échappe à la totalisation que donneraient les articulations et les liaisons argumentatives. Ainsi précise-t-il dans une lettre citée dans la postface : « Il faut que j'écrive l'ouvrage en quelque sorte de façon concentrique, avec des parties équivalentes, paratactiques, disposées autour d'un centre qu'elles expriment par leur constellation¹² ». Le centre n'est pas ce qui organise les parties du texte, il est ce qui surgit de leur juxtaposition sans lien. Côte à côte, ces parties tentent au sein de cette « révolte paratactique¹³ » de mettre en échec l'enchaînement du langage à la « forme apodictique et thétique et donc à la fonction synthétique du concept¹⁴ ». La juxtaposition paratactique, en renonçant à l'organisation à partir d'un centre ou visant à la totalité organique, rend compte, comme le soulignait Walter Benjamin qu'Adorno cite dans « Parataxe¹⁵ », de la juxtaposition des êtres vivants et célestes, elle porte une autre cosmologie, un tout autre rapport à la nature, non unifié, disloqué, qui n'est pas sans rappeler cette finalité que Mahler attribuait à la polyphonie et les modalités particulières d'écriture qu'elle imposait : il s'agit chez lui de partir de la multiplicité des voix de composer « du bas vers le haut », faisant entrer dans le langage noble ce qui est « inférieur, diminué, mutilé socialement¹⁶ », le banal, le populaire. Il faut écouter dans la *Troisième Symphonie* cette tentative de faire entendre non seulement des voix humaines, mais les sons des espèces vivantes dans leur ensemble, plus exactement dit Adorno « les voix non règlementées du vivant¹⁷ », ce qui du point de vue de la réglementation et de l'organisation contrapuntique de la polyphonie savante, représente une « mauvaise polyphonie », une écriture brute, qui donne l'impression que les voix ne s'écoutent pas, les valeurs rythmiques se chevauchant, les registres se confondant. La polyphonie faisant une place à la *phonè* animale, aux bruissements de la faune « offr[e] une voix à ceux qui n'ont pas de langage » où « l'humanité s'apparaît elle-même comme nature contrariée et son activité comme histoire naturelle aveugle¹⁸ ». À travers la démultiplication des voix venues de toutes parts, l'irruption du vivant, de l'inhumain ou du non-humain, de l'altérité absolue qui perce, déchire le voile, la musique devient véritablement cette promesse de ce qui est autre en même temps qu'une protestation contre le cours du monde. La révolte paratactique et la protestation polyphonique font chacune à leur manière affleurer dans le langage le non-identique, l'*alterum* auquel dans son moment réfractaire la pensée est confrontée et face auquel elle doit renoncer à toute synthèse et à tout achèvement.

Le fragment indique dans ces deux formes informelles vers un inachèvement, une suspension qu'Adorno repère dans l'écriture philosophique des dialogues socratiques de Platon, et qui travaillent en profondeur la dialectique platonicienne :

« il est bien connu que même les dialogues de Platon qui exposent la doctrine positive des idées, se terminent souvent comme une partie remise et s'interrompent intentionnellement de façon fragmentaire. La dialectique ignorant l'aporie devient le

¹² *Théorie esthétique* (1970), trad. E. Kaufholz et M. Jimenez, Paris, Klincksieck, 2011, p. 505.

¹³ « Parataxe », in *Notes sur la littérature* (1958), trad. S. Muller, Paris, Flammarion, 1984, p. 336.

¹⁴ *Ibid.*, p. 331.

¹⁵ « Ainsi, au centre du poème, hommes, célestes et princes, déchus de leurs anciennes ordonnances, se rangent côte à côte », Walter BENJAMIN, « Deux poèmes de Friedrich Hölderlin », in Walter BENJAMIN, *Mythe et violence*, trad. M. de Gandillac, Paris, Denoël, 1971, p. 62.

¹⁶ *Quasi una fantasia*, « Mahler. Discours de Vienne », p. 100-101.

¹⁷ *Mahler, une physiologie musicale*, p. 30.

¹⁸ *Ibid.*, p. 22.

contraire de ce qu'elle veut être [...] la dialectique domestiquée déforme son motif et assure la prédominance de l'identique dans le non-identique¹⁹. »

Ainsi le fragment et la parataxe renverraient à une dialectique conséquente, une dialectique non pervertie, dont la forme ne serait pas une déformation. De ce point de vue, la *Théorie esthétique* tente exemplairement de produire un discours philosophique qui ne soit pas dans une position d'extériorité à son objet, où philosophie et art ne soient pas deux entités séparées, la philosophie faisant la théorie de la pratique artistique, subsumant sous des généralités les cas d'espèces que lui livre la pratique tâtonnante et inconsciente d'elle-même de l'art. Les études thématiques, les observations sur les œuvres font partie intégrante de la théorie, au sens où Adorno pense musicalement ou littérairement, la généralisation n'étant possible qu'à même les œuvres, qui ne sont elles-mêmes vraies qu'en ce qu'elles adoptent une forme fragmentaire, ce qu'il décrit dans la *Théorie esthétique* comme leur caractère énigmatique, profondément équivoque, qui tels des hiéroglyphes dont le code a été perdu, survivent à leur interprétation, celle-ci n'étant pas une résolution de l'énigme qu'ils constituent. L'expérience esthétique fait subsister cet autre et amène à s'en étonner :

« Plus les hommes ont recouvert ce qui est autre que l'esprit subjectif par le réseau de catégories, plus ils ont irrémédiablement perdu l'habitude de s'étonner de cet *autre* et, par une familiarité croissante, se sont frustrés de l'éternité. L'art s'efforce faiblement, en s'essouffant rapidement, de corriger cela. Il étonne à priori les hommes comme jadis Platon l'exigeait de la philosophie qui a ensuite pris le parti inverse²⁰ »

Une esthétique du réfractaire constitue alors une tentative pour résister à l'organisation d'un réel qui lui-même se donne comme spontanéité, elle témoigne de l'effet que ce heurt de la pensée avec son extériorité produit sur elle. Elle ne traduit pas une écriture artiste de la philosophie mais bien davantage, elle déjoue la séparation, le cloisonnement positiviste entre science et art, qui réserverait la rationalité au domaine de la connaissance comme science organisée, et confinerait l'art dans celui de l'irrationalité. Dans un fragment des *Minima moralia* intitulé *Regain* (en français dans le texte), Adorno pousse la fragmentation encore plus loin, et décline en de multiples aphorismes une théorie éthique du travail intellectuel. Ce fragment, lui-même fragmenté en une vingtaine de paragraphes qui tiennent pour certains en une ligne, témoigne dans sa forme même de l'importance d'un affect en particulier, que l'on pourrait définir comme l'affect réfractaire par excellence : la rage. Une rage dont l'énergie de destruction dirigée vers des « objets récalcitrants » est convertie en « contemplation patiente et concentrée » qui rend apte à « se tenir aussi près que possible du secret des objets²¹ ». Dynamitant la continuité traditionnelle et les consécutions du discours philosophique, assumant son caractère aporétique comme la vérité profonde du « triste savoir » délivré au lecteur et à l'ami éloigné, il restitue la part sauvage, bestiale, qui préside à toute activité de production, fût-elle création artistique ou intellectuelle. Elle seule permet de se libérer des entraves de la vie pratique, ces « embarras » dont on ne s'extrait qu'avec une forme de furie. La vie contemplative n'a dès lors plus rien d'une sérénité retrouvée, d'un calme olympien vouée à la pensée pure, elle consiste dans la conversion des forces de destruction au service d'une pensée qui plonge dans l'objet, qui entreprend de transpercer son opacité. Pour percer ce secret de l'objet, il faut non pas chercher à le ramener à l'identité, résorber son altérité dans le même, autrement dit ce n'est pas la réconciliation qui est recherchée et la résolution finale, harmonieuse et irénique. Il ne s'agit pas de déposer les armes mais de continuer toujours et

¹⁹ « Vers une dialectique négative », *op. cit.*

²⁰ *Théorie esthétique*, *op. cit.*, p. 181.

²¹ *Minima moralia*, *op. cit.*, p. 148.

inlassablement le combat. Aussi la connaissance n'est pas un autre repos du guerrier, elle n'est pas la récompense après le travail, elle est elle-même une guerre contre le monde administré qui cloisonne les sphères d'existence en divisant le travail et en dirigeant exclusivement l'énergie destructrice et productrice vers la fabrication d'objets marchands, et en vidant le monde du travail de sa dimension agonistique et conflictuelle. Ce n'est pas lorsque le règne de la nécessité s'achève que débute la vie des hommes libres c'est-à-dire le loisir de se consacrer aux choses de l'esprit, et qu'ils peuvent jouir d'une tranquillité favorable à la recherche de la vérité. Le déploiement d'une forme d'agressivité dans le travail de la pensée déjoue l'opposition ancienne du labeur et du loisir, du travail manuel et intellectuel : la théorie est destructrice en même temps que productrice, elle se fait vie, chair. Elle n'est plus le supplément d'âme d'une société entièrement réconciliée derrière le marché, elle infiltre et mine souterrainement son organisation.

À ce titre l'essai à travers les transgressions qu'il s'autorise restitue la vie de la conscience, la spontanéité de nos observations et de nos intuitions, ses « trouvailles » qui « passent au travers du filet de la science » constitue une forme d'écriture du réfractaire dont la loi formelle la plus profonde, nous dit Adorno à la toute fin de « L'essai comme forme » est l'hérésie, la désobéissance de la chose qui se dérobe à la prise de la science organisée, et la désobéissance de la pensée à sa propre orthodoxie²². Cette désobéissance vise à « faire éclater, à l'aide de concepts, ce qui n'entre pas dans les concepts, ou ce qui révèle, par les contradictions dans lesquelles ils s'emmêlent, que le réseau de leur objectivité n'est qu'une manifestation subjective organisée. Il voudrait « polariser l'opaque, libérer les forces qui y sont latentes²³ ». « Polariser l'opaque », on retrouve ici le vocabulaire de l'optique, la polarisation étant une altération de la lumière naturelle qui se trouve orientée dans une direction précise, pouvant s'opérer par réfraction à travers un cristal par exemple. De la même façon, la forme de l'essai opère par ruptures et discontinuités, restituant à la pensée, dans l'écriture même la nature antagoniste de la réalité : « la discontinuité est essentielle à l'essai, il fait toujours son affaire d'un conflit immobilisé²⁴ ». Là non plus, nulle réconciliation en vue, mais une avancée, qui dans son mouvement n'anticipe ni charpente ni construction. Ce qui se forme c'est un champ de forces, qui laisse affleurer la complexité du réel, sans la réduire à la simplicité et au semblable. Dans cet éloge de l'essai, Adorno revivifie à la vérité une manière ancienne ou du moins prémoderne, ou plutôt pré-cartésienne de faire de la philosophie, à laquelle on a d'ailleurs longtemps dénié ce statut de philosophie, précisément parce qu'elle se soustrayait à toute ambition métaphysique : celle de Montaigne, qu'il cite d'ailleurs en citant Lukacs²⁵ qui constitue le point de départ de « L'essai comme forme ». La présence de Montaigne, dans un texte profondément anti-cartésien n'est là non plus pas insignifiante. C'est ici la méthode cartésienne réifiée dans le discours philosophique savant²⁶ qui est mise en pièces par l'écriture de l'essai, qui contrevient, désobéit, s'insurge contre chacune de ses règles. Cette forme d'écriture rétive à la systématisation, hostile à la métaphysique, est la seule à même de rendre compte de l'inquiétude et de l'instabilité foncière du monde et des êtres, du sujet et des objets qu'il se donne, faisant du *distingo* non plus le point de départ mais « le terme le plus universel de (s)a logique », anticipant la contradiction insurmontable adornienne²⁷. Cette écriture réfractaire et *du* réfractaire que

²² « L'essai comme forme », *Notes sur la littérature, op. cit.*, p. 29.

²³ *Ibid.*, p. 28.

²⁴ *Ibid.*, p. 21.

²⁵ *Ibid.*, p. 13.

²⁶ Ce qui n'épuise pas les autres lectures d'une écriture cartésienne qui emprunte à de nombreuses formes et styles, voir à ce titre Denis KAMBOUCHNER, *Le style de Descartes*, Paris, Manucius, 2013, et Thibaut GRESS, *Leçons sur les Méditations métaphysiques de Descartes. Baroque et art d'écrire*, Paris, Ellipses, 2013.

²⁷ Voir MONTAIGNE, *Essais*, II, 1 « De l'inconstance de nos actions », Paris, PUF, coll. « Quadrige », en particulier p. 335 et 337.

manifeste l'essai est ce qui réalise « dans la démarche même de la pensée la mise en doute de son droit absolu ». « Sans même l'exprimer », l'essai « tient compte de la non-identité de la conscience ; il est radical dans son non-radicalisme, dans sa manière de s'abstenir de toute réduction à un principe, de mettre l'accent sur le partiel face à la totalité, dans son caractère fragmentaire²⁸ », résistant dans son ouverture à toute organisation déductive de la pensée et du discours, l'ordre et la connexion des idées n'ayant jamais été identique à l'ordre et à la connexion des choses.

Morale et politique du réfractaire

Qu'opère le réfractaire, et quelle politique permet-il de penser ? Que signifie au sein même du corps politique cette instance de fragmentation, qui brise sans se briser ? Voix solitaire et dissonante, le réfractaire inflige par son existence même un démenti à la philosophie de l'identité et à l'idéologie selon laquelle le monde tel qu'il est est le meilleur des mondes possibles. En un sens politique qui a à voir avec la rébellion, le *re-belle* étant celui qui au lieu de poser les armes est toujours au bord de les reprendre et de rouvrir le conflit, de refaire la guerre, le réfractaire est cette instance d'indignation en chacun de nous, ce qui est susceptible d'être heurté par l'injustice, ce qui se refuse à accompagner pacifiquement le cours des choses. Traduit en termes politiques, s'il est possible de le faire sans trahir l'inquiétude même d'un tel concept qui se refuse à en être un, le réfractaire peut être compris chez Adorno comme ce qui résiste absolument à l'incorporation d'individus interchangeables et rendus équivalents par la société marchande dans la masse homogène, informe et anonyme, la masse fasciste, comme ce résidu impossible à récupérer, qui s'oppose à l'idéal de fusion de toutes les singularités en un tout qui serait gouvernable et qu'il s'agirait de conduire. Ainsi le réfractaire comme figure de l'insoumission active et constante témoigne de cette résistance à la société administrée qui entend organiser les individus, les mettre en ordre, en ordre de marche, en les inscrivant comme les choses dans des flux ininterrompus. Cette résistance qu'opère le réfractaire exprime l'impossible totalisation du corps social et dès lors son impossible commandement par un chef. Elle interroge la consistance même du corps collectif qu'est le corps politique, et lui renvoie l'absence de solidarité réelle entre ses membres, c'est-à-dire de soutien mutuel, et la fragilité de ses articulations si aisément rompues et brisées. Il ne s'agit pas là, on le voit, de tirer du moment réfractaire ni un programme politique, ni des prescriptions, au contraire peut-être : le réfractaire fait exister de façon vibrante, *éclatante* le problème politique, et dit ce que la politique ne doit ni être ni devenir. C'est donc bien dans le refus du fascisme, dans la résistance à la répétition d'Auschwitz ou la répétition des déclinaisons possibles d'Auschwitz que l'on peut mettre au jour une politique du réfractaire comme politique de la non-identité. L'intérêt du terme réfractaire pour penser ce refus est de montrer en quoi consiste au contraire le fait de céder à cette tendance inhérente au corps politique à suivre la voie fasciste : s'incorporer, se soumettre au mouvement extérieur, faire bloc, faire corps, sentir tomber les résistances à cette coexistence forcée, un peu à la manière de l'expérience personnelle que décrit Élias Canetti : « je devins une partie de la masse ; je m'absorbais totalement en elle, je ne ressentais pas la moindre résistance face à sa volonté, quelle qu'elle fût²⁹ ».

Le réfractaire permet de formuler ce soupçon, cette défiance à l'égard de certaines injonctions, qui conditionnent l'appartenance au corps politique à l'assimilation des individus, qui fait violence au dissemblable et le somme de se rendre au semblable (*a-similare*), procédant en cela à une identification toujours feinte. Cette aversion pour le dissemblable,

²⁸ « L'essai comme forme », *op. cit.*, p. 13.

²⁹ Cité par Nicolas POIRIER, dans *Canetti. Les métamorphoses contre la puissance*, Paris, Michalon, coll. « Le Bien commun », 2017.

cette volonté de nier le non-identique, Adorno les repère dans la personnalité autoritaire et ce, pas seulement dans sa composante essentielle qu'est l'antisémitisme : elle s'exprime dans le conventionnalisme, ce qu'il appelle « l'adhésion rigide aux valeurs conventionnelles de la classe moyenne³⁰ ». Ainsi on peut se demander s'il existe quelque chose comme une personnalité réfractaire, qui offrirait quant à elle une résistance aux idées antidémocratiques et qui serait imperméable au fascisme, impossible à récupérer, une sorte de résistant structurel, perpétuel et infatigable, une vigie indispensable à la démocratie. Le problème est envisagé par Adorno dès l'introduction :

« On pourrait se demander pourquoi, si nous désirons explorer, de nouveaux moyens de lutte contre le fascisme, nous n'accordons pas une égale attention à l' "anti-fasciste potentiel" [...]. L'un des résultats fondamentaux de la présente étude est que les individus qui se révèlent extrêmement sensibles à la propagande fasciste ont beaucoup de choses en commun [...] les individus se situant à l'extrême opposé sont bien plus différenciés³¹ ».

S'il existe bien une personnalité autoritaire, la personnalité anti-autoritaire quant à elle est difficile à unifier sous une catégorie. On retrouve ainsi l'un des traits que l'on a souligné à propos du réfractaire, son impossible catégorisation, qui le rend difficilement opératoire et efficace sur le plan politique, si ce n'est dans sa puissance de fragmentation et de déstabilisation des ensembles et des organisations, étranger qu'il demeure à tout esprit de corps. Au fond le réfractaire ne construirait rien car il est lui-même un type très peu construit, c'est-à-dire intégré, organisé. Ce caractère diffus des personnalités résistant aux idées fascistes semble les condamner à l'impuissance politique, à une politique impraticable. Mais on peut considérer à l'inverse que cette résistance opérée par le réfractaire est ce qui prémunit toute action et pratique politique contre l'embrigadement idéologique et la récupération à des fins de domination. Une politique du réfractaire n'aurait alors rien d'un corpus de thèses organisées, mais laisserait résonner les voix dissonantes, au sein même des organisations, les empêchant de succomber aux facilités du dogmatisme qui subsume l'expérience de la souffrance des dominés dans leur singularité irréductible sous un mot d'ordre unifié et univoque, un argumentaire dont les liens logiques et déductifs tendent toujours à la synthèse qui fond les voix singulières en une seule qui parle à leur place. Ce sont ces voix multiples, comme autant de démultiplications de la souffrance humaine et non humaine, ces voix du vivant, qui se font entendre au sein des luttes sociales, féministes et écologistes, rendant si problématique leur convergence dès lors que celle-ci se pense comme fusion, comme alliage et non alliance.

La *Dialectique négative* reprendra le mot réfractaire lorsqu'elle envisagera dans un célèbre passage « cet impératif aussi réfractaire à sa fondation qu'autrefois l'impératif kantien³² », à savoir « penser et agir en sorte qu'Auschwitz ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive ». Le réfractaire dit ici le caractère inconditionné et absolu d'un *dictamen* qui pourtant s'éprouve, se vit de façon corporelle, matérielle : « en lui se donne à sentir corporellement dans la moralité le moment de son surgissement », un commandement qui ne se négocie pas et qui tout en trouvant sa source dans un état de non-liberté s'émancipe de tout ancrage historique et de toute référence à un « contexte ». Il vient à rebours briser toute chaîne discursive, tout raisonnement, tout ordre et connexion des mots, comme des idées et des choses. Il ne peut que se faire sentir corporellement, surgir dans une solitude incomparable, incarnant cette survivance, ce sombre legs. Car de façon terriblement ironique c'est à Hitler

³⁰ *Études sur la personnalité autoritaire* (1950), trad. H. Frappat, Paris, Allia, 2017, p.101.

³¹ *Ibid.*, p. 7-8.

³² *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 442

qu'Adorno attribue l'autorité de cet impératif : « [d]ans leur état de non-liberté, Hitler a imposé aux hommes un nouvel impératif catégorique », si bien que le caractère réfractaire à son fondement de cet impératif, qui va même jusqu'à détruire toute idée de fondation, n'est lui-même pensable que depuis la vie aliénée. Le réfractaire apparaît alors comme l'envers de la domination, comme le gant retourné du processus métaphysique ayant conduit aux chambres à gaz et à toutes les exactions de l'histoire. Ce n'est qu'après-Auschwitz qu'il a pu apparaître dans tout son relief et dans le même temps valoir inconditionnellement, se trouver propulsé hors de l'histoire et en interrompre le cours.

Le moment réfractaire, cette épreuve indépassable du non-identique que fait la pensée se donne dans son inachèvement même comme la vigilance inquiète d'une pensée critique qui interroge sans relâche ses propres édifices et s'éprouve dans le devoir de contestation, de protestation qui incombe à chacun, y compris dans la vie fautive à laquelle la société administrée condamne les individus. C'est l'ultime leçon contenue dans les cours de philosophie morale d'Adorno, en particulier le dernier d'en eux prononcé le 25 juillet 1963³³ : au lieu de « dépasser » l'inconfort intellectuel et moral que produisent les formes d'aliénation et de domination à l'œuvre dans des sociétés où règnent la violence et l'exploitation, il s'agit de se tenir au plus près de celui-ci, et laisser se manifester « en nous-mêmes » mais aussi à l'extérieur de nous-mêmes cette « résistance » « contre tout ce en quoi nous tendons à collaborer³⁴ ». De ce point de vue, aucune morale ne peut subsister hors d'une politique conçue comme critique. Car c'est là que l'antinomie demeure : absolutiser cette protestation spontanée, comme le font les éthiques progressistes, l'expose à la récupération et à l'embrigadement (la propagande ou l'administration³⁵). Toute résistance (*Widerstand*) doit alors se comprendre comme réfractaire (*widerspöntig*), si elle veut encore espérer accéder à une effectivité pratique.

Céline HERVET

Université de Picardie Jules Verne
CURAPP-ESS (UMR 7319)
Collège international de philosophie

³³ *Problèmes de la philosophie morale*, trad. I. Kalinowski, Paris, Klincksieck, coll. « Critique de la politique », 2023.

³⁴ *Ibid.*, p. 190.

³⁵ *Ibid.*, p. 198.